

L'écrivain africain et l'institution littéraire : entretien avec l'écrivain congolais Sony Labou Tansi

Mukala Kadima-Nzuji

Volume 24, Number 2, Fall 1991

Article abstract

L'institution littéraire en Afrique subsaharienne francophone

L'écrivain africain et l'institution littéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500971ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500971ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

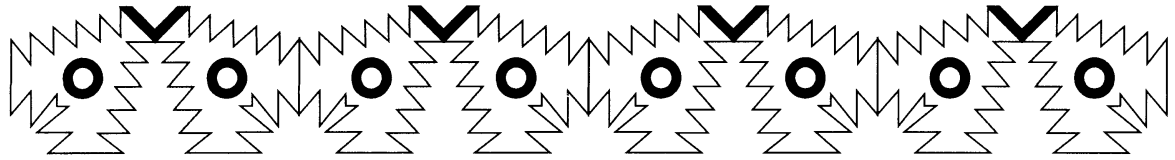
Cite this article

Kadima-Nzuji, M. (1991). L'écrivain africain et l'institution littéraire : entretien avec l'écrivain congolais Sony Labou Tansi. *Études littéraires*, 24(2), 115–118. <https://doi.org/10.7202/500971ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>



L'ÉCRIVAIN AFRICAIN ET L'INSTITUTION LITTÉRAIRE

ENTRETIEN AVEC L'ÉCRIVAIN CONGOLAIS SONY LABOU TANSI

MUKALA KADIMA-NZUJI. — Vous avez publié à ce jour plusieurs ouvrages dont cinq romans. Je voudrais que nous parlions du processus de création littéraire tel que vous le vivez. D'abord, comment appréciez-vous vos premiers livres aujourd'hui?

SONY LABOU TANSI. — Je crois qu'il n'est point juste de parler en termes de « mes livres » et de « processus ». Tout ce que j'ai dû écrire est aujourd'hui la propriété essentielle de ceux qui me lisent et qui, à leur tour, créent quelque chose d'autre à partir des prétextes que je leur ai fournis. Prétextes à d'autres rêves que les miens propres. Je ne sais qu'une chose, et la guerre du Golfe nous la confirme : la culture, c'est-à-dire l'approche raisonnable et spirituelle du monde, est en crise; la barbarie a plus d'impact sur l'être humain que n'en a la civilisation, qui n'est autre chose que l'acceptation de la différence. Je dis cette petite chose-là en plusieurs volumes. Personne n'est à l'abri de la barbarie. Ni Lorsa Lopez, ni Martillimi Lopez, ni Idi Amin Dada, ni même le président des États-Unis... Personne n'a le monopole de la raison, de la sagesse et du droit, mis à part Dieu bien entendu. Parce que Dieu fait des lois auxquelles lui-même obéit. Comprenez-vous cette grandeur en face de notre petitesse à nous? En réalité, je ne suis pas plus grand qu'un seul de mes mots.

M. K.-N. — Vous vivez au Congo, votre pays, donc loin des modes littéraires européennes et à l'abri des exigences du public européen. Et pourtant vous publiez vos livres en France. Quels

rapports avez-vous avec vos éditeurs? Acceptent-ils vos manuscrits tels que vous les leur présentez ou vous obligent-ils à les remanier?

S. L. T. — C'est une question à tiroirs, avec des coins obscurs. Commençons par les obscurités : je vis au Congo, parce que le Congo qui s'étend sur toutes les berges du fleuve de Kongo, qui signifie fleuve de la paix, est un quartier latin. Les Téké sont venus renvoyer les Pygmées; à leur tour les Téké ont dû céder la terre aux Kongo, une terre que les Portugais et les Européens vinrent ensuite confisquer. L'histoire d'ici est fondamentalement empestée d'humanité. L'histoire émotionnelle, tout comme l'histoire sociopolitique. Le Congo est une vaste tradition de résistance à l'occupation, depuis Béatrice... Notre résistance consiste à dire aux autres hommes qu'ils sont nos frères dans la douleur comme dans la joie.

Quant aux Européens, j'ai un vieux compte à solder avec eux : le compte des effets indésirables des quatre siècles d'esclavage et d'un de colonisation. Après cinq siècles de concubinage douteux sous régime de biens communs, il est normal que je publie en France, de la même manière que l'État congolais, quoi qu'on en dise et quoi qu'on en pense, reste une espèce de théâtre subventionné par qui nous savons. Mettez cette opinion sur le compte de la scène de ménage que l'Afrique doit avoir avec l'Europe, espèce de préalable incontournable, si nous voulons éviter la spécialisation de notre continent en lieu de reproduction du sous-développement des autres. Si nous ne voulons pas être voués à produire les matières premières sataniquement bradées contre des produits manufacturés. L'équilibre du monde aujourd'hui dépend de plus de justice et de plus de solidarité. Le poids du droit ne pourra plus longtemps être séparé de celui de la justice et de la solidarité. Je suis ami de certains de mes éditeurs, c'est normal. L'éditeur n'est pas qu'un fabricant de livres, il participe à l'accouchement et aux douleurs de l'enfantement d'un livre, suivant le tempérament de l'auteur. Beaucoup d'éditeurs ne font plus ce métier comme il se doit, hélas! Un livre se remanie toujours.

M. K.-N. — La manipulation des textes n'oblitére-t-elle pas leur originalité?

S. L. T. — L'originalité n'est pas, à mon avis, un produit fini. La meilleure originalité est sensible à tout ce qui est humain, je crois. Et puis, quoi qu'on touche dans une œuvre, on n'atteindra jamais son cœur, c'est-à-dire la démarche d'une sensibilité, le côté subconscient de l'œuvre d'art. On ne pourra que l'interroger ou s'interroger avec, pour ou contre lui. Les scieurs font les planches. À quel moment atteignent-ils la sève de l'arbre? Et puis, ne déconnons pas. L'originalité, c'est notre manière personnelle de nous étonner devant l'immensité des mondes.

M. K.-N. — Pouvez-vous nous dire ce qui a motivé le choix de vos éditeurs?

L'ÉCRIVAIN AFRICAÏN ET L'INSTITUTION LITTÉRAIRE

S. L. T. — Le hasard des hasards. En 1973 le poète Edouard Maunick essaie par tous les moyens à sa disposition de placer, comme on dit, mes poèmes. Edouard Maunick lit savoureusement bien les poèmes. Il emballe le président Senghor et d'autres. Mais Présence africaine, tout comme Paul Laurence Atchiakovsky chez Flammarion, m'avaient convaincu que la poésie ne se lisait plus; il fallait écrire des romans ou des nouvelles. J'ai écrit du théâtre pour Radio France internationale et pour des amis que j'y ai rencontrés. Les Éditions CLE de Yaoundé et les Nouvelles Éditions africaines de Dakar ont publié ma pièce *Conscience de tracteur*; elles ne m'ont jamais dit comment le livre se vendait. L'Harmattan avait attendu que mon roman *la Vie et demie* soit en librairie pour gentiment me dire qu'il avait reçu le manuscrit et se mettait à son examen. Aux Éditions du Seuil les gens peuvent faire un télégramme, et paient les auteurs quand les miettes des droits d'auteur tombent. On en a besoin pour payer le dactylo ou pour acheter des cahiers d'écolier, et je m'en sers pour écrire puisque l'ordinateur a un côté football qui m'agace.

M. K.-N. — Et pourtant l'ordinateur s'est révélé pour bon nombre d'écrivains, toutes races confondues, comme un instrument utile et efficace dans l'accomplissement de leur métier...

S. L. T. — L'acte d'écrire, c'est comme l'acte d'amour : je n'aimerais pas une machine comme suppléante à la page blanche. Je crois que le jour où les humains feront l'amour avec des ordinateurs, il n'y aura plus d'amour, ou bien plus d'hommes du tout.

M. K.-N. — Êtes-vous satisfait du travail accompli par vos éditeurs?

S. L. T. — Je mentirais. J'ai même peur que ne disparaisse chez beaucoup d'éditeurs la force de rêver avant l'argent frais. Beaucoup d'éditeurs ne travaillent pas avec leurs écrivains. Les éditeurs devraient donner des bourses d'auteurs, etc., au lieu de seulement se battre pour caser des prix de fin d'année, les Goncourt et autres.

M. K.-N. — Vous avez obtenu des prix littéraires...

S. L. T. — Oui, mais je ne sais plus lesquels.

M. K.-N. — Pensez-vous qu'ils puissent avoir une incidence heureuse ou malheureuse sur l'écriture de vos œuvres à venir?

S. L. T. — Je n'ai pas d'écriture, mais une hantise humaine qui a ses moments d'ensauvagement. J'écris comme on fait une crise. C'est parfois très soutenu et successif.

M. K.-N. — Et la sacro-sainte censure? Certains de vos livres en ont été victimes. Qu'en pensez-vous?

S. L. T. — Je n'arrive jamais à comprendre la connerie des censeurs : ils croient pouvoir aimer ou haïr à la place d'autrui. C'est un comble, non? Et puis, d'expérience, j'ai appris que tous les censeurs sont des analphabètes parce qu'ils ne lisent que pour donner un sens. Ils oublient la place de la beauté dans une œuvre. Qui donc ne sait pas que la beauté n'a pas de sens?

M. K.-N. — Quel genre de public s'intéresse à votre œuvre? Parvenez-vous à facilement l'identifier?

S. L. T. — Je ne peux pas être à la fois au four et au moulin. J'entends quelques retours. C'est toujours effarant et magique.

M. K.-N. — Quels sont vos rapports avec l'institution universitaire?

S. L. T. — L'Université s'enlise dans des canaux fixes, je crois. Elle le regrettera un jour. Parce que la rue est en train de devenir plus savante que l'Université. En tout cas, ceux que je connais des universitaires canalisent la littérature au lieu de lui ajouter de la vie. Je ne parle pas de quelques exceptions géniales.

M. K.-N. — Une dernière question pour conclure notre entretien. On vous reproche d'être le produit des institutions culturelles occidentales et singulièrement françaises. J'aimerais connaître votre opinion sur cette question.

S. L. T. — C'est quoi un produit? Pourquoi on ne dirait pas un médicament? Et puis je crois que les institutions pompent. Elles sont faites pour cela. Encore une fois je ne parle pas des exceptions géniales, mais de ceux qui miment la culture, les souris culturelles. Elles rongent la culture sans y creuser le moindre trou. Évidemment, ces souris-là ne sont pas qu'en Europe.

Brazzaville, le 13 février 1991